

Josette Sanz

Souvenirs d'école

Des souvenirs d'école, bien sûr que j'en ai ! On ne reste pas durant 50 années dans une salle de classe sans en faire une collection. 50 ans ! Diable, me dira-t-on, que s'est-il passé pour que cela dure aussi longtemps ? Des difficultés ? Des inaptitudes ? Une incapacité d'apprendre ?

Aujourd'hui, c'est fini, et comme on chantait autrefois, « les cahiers au feu et les maîtres au milieu ! », aujourd'hui, je suis libre, l'école est finie ! Car, vous devez l'avoir deviné, j'ai embrassé la carrière d'institutrice.

Embrassé est un mot légèrement inadapté, l'école et moi nous ne nous sommes pas toujours aimés... Mais ceci est une autre histoire.

Je vais donc vous narrer quelques lignes de ce cheminement en commençant par le début, afin d'éclairer mes dires.

Dès le 1^{er} octobre, à mes 5 ans et 3 mois, ma mère poussa les portes de l'école et me lâcha dans un domaine inconnu, hostile selon moi où ma première réaction fut de pleurer ou même hurler, c'est bien possible. Il me semble bien que ce souvenir est encore ancré en moi, mais peut-être me l'a-t-on raconté ?

Ce furent alors mes tout premiers pas dans le monde de l'éducation ou plutôt de l'enseignement, l'éducation se faisant selon moi à la maison et l'instruction à l'école. C'est ce que je pense aujourd'hui et je suis persuadée que de passer de *l'instruction publique* à *l'éducation nationale* fut une erreur évidente de dénomination et un motif pour les parents de confondre à tort ces deux rôles.

C'est en ce premier jour d'octobre 1950, lorsque l'automne avait et a toujours pour moi cette odeur particulière de rentrée des classes, que je fus accueillie dans une "*classe d'application, à l'école annexe de l'École Normale d'instituteurs*". Pourquoi normale, je ne le sais pas, mais il se pourrait bien qu'il y ait des écoles normales et d'autres anormales. Je ne me posais certes pas la question, mais par contre je trouvais tout à fait anormal de m'avoir fait quitter les jupons de ma mère pour rejoindre un milieu dans lequel tout était inconnu, les lieux, les gens, les habitudes. Après avoir manifesté mon mécontentement en criant et pleurant, il a bien fallu que je m'habitue et que je me plie à cette nouvelle vie. Sans doute l'ai-je supporté puisqu'à part les larmes je n'ai pas d'autre souvenir désagréable.

C'était donc une "*école d'application*". Certains, et je les suppose nombreux, ne savent pas à quoi ce terme "*application*" se rapporte. Quand on est élève, c'est bien connu, si on veut avoir la paix autant avec ses parents que ses maîtres, il faut s'appliquer. Cela n'éclaire pas pour autant, et cela ne donne pas le sens de ce mot. Toutes les écoles pourraient se nommer ainsi puisqu'il est recommandé de s'appliquer partout, quelle que soit l'école. En fait, ce qui est différent, c'est parce que dans ce cas précis, il s'agit d'une école où les enseignants qui y sont nommés le sont à titre définitif et sont de plus des "maîtres formateurs". Ils forment des étudiants et stagiaires qui viennent régulièrement dans les classes, en observation ou en pratique, afin de devenir des maîtres hors pair. Je fis donc partie des élèves observés, interrogés, testés sur lesquels ces futurs maîtres et maîtresses s'appliquent à devenir eux-mêmes de bons enseignants. Dans mes souvenirs, je me revois, conduite par ces jeunes filles, traverser le parc de l'école pour rejoindre les locaux de l'école normale des grands où, durant une matinée ou une après-midi, on était le

centre de leurs observations et de leurs tâtonnements. On était l'objet de toutes les attentions et nous les enfants, on loupait un peu de temps de classe... pour la bonne cause, il va sans dire.

Elles, étaient obligatoirement internes, issues pour la plupart de milieux modestes. Ma sœur que nous retrouverons plus loin en faisait partie. Un petit détail amusant : l'école se situait rue de l'École normale, cela ne s'invente pas et à 200 mètres à peine de chez mes parents. Depuis son dortoir elle voyait qui entraît et sortait de la maison. Cause sûrement de moments de tristesse.

Je vécus cette première année dans la classe de madame Campistron retrouvée par la suite lors de mes premières années d'enseignement en tant qu'inspectrice. C'est dire si ma première maîtresse était une pro !

La rentrée des classes de l'année suivante montait le bout de son nez. Passage au cours préparatoire, à la "grande école" celle enfin où les choses sérieuses commencent, ceci étant une remarque que j'ai entendue ensuite durant de longues années en enseignant moi-même.

Cette classe, première marche importante de la scolarité, est celle où l'on apprend à écrire, lire, et compter. Ces trois sésames indispensables pour entrer dans la vie sont les bases de l'enseignement et tout ministre n'oublie pas de le rappeler régulièrement à ses ouailles. On ne saurait leur donner tort.

Madame Sapis, maîtresse et en même temps directrice de l'école primaire, m'accueillit comme tous les autres enfants en vue de mettre en application ces directives. Seulement, tout ne se passa pas ainsi car, lire écrire et compter ne présentaient pour moi aucune difficulté. Par quel mystère ? Aucun mérite, c'était tout simple : mes parents tenaient un commerce, commerce dans lequel mon plaisir était de servir, peser sur la balance Roberval les fruits ou le beurre qui se vendait coupé à la motte, rendre la monnaie et quant à lire, il y avait longtemps que j'avais déchiffré sur les boîtes de conserve, paquets de farine ou autres les mots qui y étaient inscrits. Comme avec la méthode globale si contestée, j'avais appris seule à décomposer et recomposer les mots, donc à lire.

Je restai donc quelques jours au cours préparatoire, puis je pris avec mon petit cartable le chemin du cours élémentaire. Tout se passait fort bien, mis à part que du fait de cette année d'avance, je me retrouvais avec des filles et garçons plus âgés, car malgré l'époque l'école était mixte. Plus jeune, plus encline à m'amuser, j'eus quelquefois du mal à accepter la discipline. Ce fut le cas longtemps...

Une fois par semaine, Madame Sapis accueillait les enfants des autres classes pour les faire chanter, étant je suppose experte dans cette discipline. Moi je ne l'étais pas, et je faisais souvent semblant de pousser la chansonnette en articulant les paroles avec application et exagération. Sans doute en faisais-je trop, la maîtresse ne fut pas dupe et je fus mise à la porte de la chorale. Bof... ce n'était pas une punition.

Ensuite, tout naturellement, je rentrai au cours moyen 1^{ère} année puis au cours moyen 2^{ème} année gardant la même maîtresse, mademoiselle Melon, amie de madame Campistron, celle de l'école maternelle.

Durant ces deux années de fin de cycle primaire, j'accumulai, je l'avoue sans trop d'efforts, les bonnes notes, les bonnes appréciations et les bons souvenirs de ma scolarité. Je disputai régulièrement la première place et la meilleure note à Jacques Garderet, c'était entre nous une compétition chaque mois. On attendait fébriles, impatients et anxieux ce cahier mensuel qui révélerait le meilleur des deux. Un jour, il m'envoya un petit papier sur lequel il avait griffonné ce que je croyais être un poème qu'il avait écrit :

« Plus loin, toujours plus loin, c'est l'amour qui va qui vient à l'aventure... c'est l'amour qui va qui vient par les chemins... »

Mon petit camarade poète et créatif m'avait touchée et émue. Mais quelle ne fut pas ma désillusion quand, dans le magasin de mes parents, je trouvai dans la plaquette du chocolat Poulain, le texte de cette chanson composée par Luis Mariano et non par mon gentil copain. (À l'époque on trouvait souvent images ou autres dans les boîtes, paquets et emballages). Jacques ne l'avait pas écrite pour moi, mais aujourd'hui je me dis qu'elle m'était néanmoins adressée et ce souvenir est ancré en moi ! À l'époque, je fus quand même un peu déçue. En 2020 Jacques est je crois sur "Copains d'avant", c'est un monsieur de 75 ans ou plus, car je n'ai pas gardé en mémoire le fait qu'il était ou non plus âgé que moi.

Mademoiselle Melon, notre maîtresse, était loin d'être tendre. Pour moi, il n'y avait aucun problème, jamais elle ne se fâchait, jamais je n'étais punie ni giflée. Eh oui, à l'époque l'enseignant s'arrogeait le droit de gifler ou de taper sur les doigts. Pauvre France Roumanès ! Je me souviens encore d'elle. L'école pour elle devait être un supplice car elle était en grande difficulté. Des gifles, elle en prenait chaque jour en pleurant. Et en deux ans avec la même institutrice on a le temps d'avoir des rougeurs au visage ! Je me souviens même d'une boucle d'oreilles décrochée et qui tomba par terre. Même avec des gifles, elle ne comprenait pas pour autant. J'avais de la peine pour elle, mais personne n'aurait eu l'idée de se rebiffer, et encore moins d'aller se plaindre à ses parents. Cela aurait pu alors être pire, c'était ainsi.

Chaque fin de journée, il y avait un quart d'heure de lecture à voix haute. On ouvrait son livre et tour à tour on lisait un passage de quelques lignes. Un soir, mademoiselle Melon s'était assise sur le bord de mon bureau, j'étais au premier rang à côté peut-être de Jacques et je trépisais intérieurement de supporter cette séance de lecture lors de laquelle tant d'enfants ânonnaient en déchiffrant le texte. Sachant lire couramment, je m'ennuyais et me dissipais en papotant à voix feutrée avec mon camarade. Ce fut la seule fois en deux ans mais je reçus une gifle magistrale de la part de ma maîtresse adorée.

L'école se terminait le 14 juillet mais durant les 14 jours de juillet, c'était plutôt de la garderie que de l'enseignement. Je venais de passer le concours d'entrée en sixième, à l'époque il fallait passer un concours, j'avais été reçue et je n'avais guère envie de vivre ces derniers jours de l'année scolaire à Caudéran où se situait mon école.

Ma sœur, venant d'être nommée institutrice à Lacanau Océan, négocia pour que j'aie durant ces 14 jours au bord de l'Océan dans l'école où elle enseignait. Ce fut alors la fin de ma

scolarité primaire. Je revins dans cet établissement des années plus tard comme élève maîtresse après avoir réussi les 2 parties du baccalauréat dans un lycée et m'être présentée au concours d'entrée à l'école normale.

C'est de cette façon que je peux comptabiliser 50 années de ma vie dans une salle de classe.

Je me suis souvenue longtemps de mademoiselle Melon dont je garde, malgré la gifle, un bon souvenir. La preuve en est que j'ai sollicité un poste dans une école où elle avait exercé par la suite. Et dans mon dernier livre, c'est son nom qui m'est venu à l'esprit pour nommer celui qui fut l'instituteur de mon héros. Mademoiselle Melon est devenu Monsieur Melon.